

beau diocèse où il avait débuté dans la carrière apostolique, sept ans auparavant.

C'est là que nous allons le voir de nouveau à l'œuvre, entraînant les peuples à sa suite par la puissance de sa parole. Mais, encore là, l'ennemi du genre humain lui opposera des jansénistes haineux qui ne lui pardonnaient pas d'avoir refusé jadis de travailler dans une société de leurs amis, et de demeurer inviolablement attaché à leurs plus grands antagonistes, les Jésuites, ses anciens maîtres et ses directeurs habituels.

Il arriva à Nantes à pied, accompagné de ses deux coadjuteurs, les frères Mathurin et Jean, et précédé de la grande renommée que lui avaient faite dans cette ville les succès prodigieux de ses travaux apostoliques.

CHAPITRE XII

Montfort dans le diocèse de Nantes. — Missions de Saint-Similien, de Vallet, de la Chevrollière, de Vertou. — Résidence de quelques semaines dans la ville de Nantes. — Missions de Cambon, de Crossac... de Pontchâteau. — Histoire du calvaire de Pontchâteau, depuis son érection jusqu'à nos jours.

(1708-1711)

M. Barrin, en appelant Montfort dans le diocèse de Nantes, lui avait ménagé, pour son arrivée, une grande mission dans l'un des faubourgs de la ville, à Saint-Similien. On lui donna pour aide le célèbre P. Joubert, de la Compagnie de Jésus. Mais celui-ci, malgré ses talents incontestés, fut bien vite éclipsé par l'humble prêtre, sur qui se portèrent, comme d'instinct, toutes les faveurs de la foule.

Des prêtres éminents, se défiant de cette vogue populaire dont jouissait le missionnaire, ne voulurent pas s'en rapporter à ce jugement; ils vinrent l'entendre à Saint-Similien, afin de se rendre compte par eux-mêmes de l'éloquence du prédicateur. D'après le témoignage de l'un d'eux, le P. Martinet, jésuite, ils eurent beau

se mettre en garde contre les surprises de l'émotion ; « vint un moment, dit celui-ci, où tout le monde, sans exception, pleurait, ecclésiastiques et autres qui ne sont pas, pour l'ordinaire, si aisés à émouvoir, et dont on doit compter les larmes pour quelque chose. » Ils pensaient n'entendre qu'un orateur habile ; ils avaient entendu un saint... Toute l'explication est là.

Donc, la parole conquérante de Montfort opérait à Saint-Similien des prodiges de conversion ; mais, en ravissant à l'ennemi du salut sa proie et ses victimes, elle redoublait en même temps sa rage et celle de ses suppôts, les impies et les libertins.

Un soir, quelques-uns de ces misérables résolurent de le tuer ; ils se jetèrent sur lui et l'auraient assommé, si le peuple, qui l'aimait, ne l'eût retiré de leurs mains. *Mes chers enfants*, disait-il à ses défenseurs qui voulaient en même temps se faire ses vengeurs, *laissez-les aller en paix ; ils sont plus à plaindre que vous et moi !*

Pareille aventure lui arriva, une autre fois, sur le cours Saint-Pierre. Voulant apaiser une rixe entre soldats et ouvriers, il brisa une table de jeux, source de leur discorde, et faillit, pour ce fait, être conduit par eux en prison, parce qu'il refusait de payer le dommage. Montfort s'en réjouissait, quand la populace, attroupée par le bruit de l'incident, vint encore le remettre en liberté.

De cette mission nous rapporterons encore un fait vraiment extraordinaire dont nous empruntons le récit à M. de Clorivière.

« M^{lle} Guihanenc, fille d'une admirable candeur, qui était supérieure de l'hôpital Saint-Jean, à Guérande, en 1706, vint pour entendre M. Montfort à Saint-Simi-

lien. Comme elle n'avait pris aucune provision, elle se trouva, dans l'après-midi, prête à tomber en faiblesse. Cependant elle ne témoigna son besoin à personne ; et, dans l'intervalle d'un exercice, elle s'assit sur une pierre hors de l'église. Alors une femme modestement vêtue et d'un aspect tout à fait vénérable vint à elle, et lui présentant un morceau de pain, lui dit : *Prenez, ma fille, et mangez ce pain*. A l'instant même, cette femme disparut, et la demoiselle a assuré que jamais elle n'avait goûté de pain si délicieux. »

Qu'était cette femme ? Nous pensons, avec la plupart des historiens, qu'elle n'était autre que la sainte Vierge elle-même, qui voulut ainsi récompenser le zèle de cette sainte fille à se nourrir de la parole de Dieu.

La mission de Saint-Similien fut suivie de celle de Vallet.

Vallet est une paroisse importante située à cinq lieues environ au sud-est de Nantes, et renommée pour la qualité de ses vignobles. Montfort y arriva, selon toute probabilité, dans le temps des vendanges. Or les vignerons, plus soucieux des choses du temps que de celles de l'éternité, démarraient difficilement pour venir à l'église. Afin de vaincre leur résistance, l'ingénieux missionnaire, prenant exemple de l'Évangile, envoya le frère Mathurin battre la campagne, une clochette à la main, et les inviter à venir par le chant de ce refrain composé pour la circonstance, que le bon frère allait jetant à tous les échos de la contrée :

Alerte ! alerte ! alerte !

La mission est ouverte :

Venez-y tous, mes bons amis,

Venez gagner le paradis !

Cet appel si pressant fut entendu. Un seul homme, pécheur endurci, résista, et en fut puni par le Ciel d'une manière terrible : un coup de foudre l'étendit raide mort dans sa maison, le dernier jour des saints exercices, au moment même où Montfort excitait le peuple à la contrition. Cette punition exemplaire ne contribua pas peu, on le pense bien, à assurer le succès de la mission.

Pour en perpétuer les fruits, Montfort, selon son habitude, institua à Vallet sa chère dévotion du rosaire. Mais les habitants se relâchèrent bientôt de cette pieuse pratique, et finirent même par l'abandonner tout à fait. Le saint prêtre en conçut un vif déplaisir. Aussi, quelques années plus tard, se rendant de Roussay à Nantes, il évita de passer par Vallet, bien que ce fût son chemin et qu'on l'en priât instamment : *Non, non*, répondit-il froidement, *je ne passerai point par Vallet : ils ont quitté mon rosaire !*

La réprimande porta coup ; le rosaire fut aussitôt rétabli, et la pratique s'en est conservée depuis jusqu'à nos jours¹.

De Vallet Montfort alla donner une mission à Lan-

¹ Qu'on nous permette de citer encore un fait extraordinaire de cette mission de Vallet, lequel semble prouver que le Bienheureux lisait parfois au fond des consciences. « Une femme s'étant confessée de ses péchés, à l'exception de trois qui lui coûtaient beaucoup à déclarer, le P. Montfort lui donna à laver un mouchoir blanc qui avait trois taches, en lui recommandant de bien faire son possible pour les enlever, et de lui rapporter le même mouchoir quand elle reviendrait à confesse. Cette pauvre femme eut beau faire, elle ne put enlever les taches. Revenue à confesse, elle comprit que le saint missionnaire avait voulu lui faire entendre, par ce prodige, que ces taches étaient la figure des trois péchés qu'elle croyait lui cacher : elle en fit l'aveu sincère. Alors le confesseur lui dit d'aller de nouveau laver le mouchoir et de le lui rapporter. Elle le fit, et les mystérieuses taches disparurent, cette fois, complètement. »

demont, en Anjou. Nous le retrouvons ensuite à la Chevrollière, diocèse de Nantes, non loin de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu.

La mission avait été imposée à la paroisse par M. Barrin, vicaire général de M^r de Beauveau, malgré l'opposition et la résistance du curé. On devine, par suite, dans quelle situation gênante et difficile se trouva Montfort, ayant contre lui le curé du lieu et son vicaire, qui eurent recours à tous les moyens, invectives publiques, insultes, calomnies, pour l'empêcher de réussir. Pour comble de malheur, le missionnaire tomba gravement malade, une quinzaine de jours après l'ouverture. Il n'en continua pas moins son œuvre avec un zèle que la souffrance ne put atteindre, ni ralentir un instant, et la mission réussit à merveille. Le jour de la clôture, il demanda que l'on portât, pieds nus, malgré la rigueur de la saison, la croix qui allait être plantée en souvenir. Lui-même donna l'exemple en se déchaussant tout le premier. Or, chose remarquable, cet acte de pénitence, qui fut pour plusieurs une cause de maladie, le délivra comme miraculeusement de celle dont il avait souffert jusque-là.

Ses adieux au curé de la Chevrollière méritent d'être relatés.

« Avant de sortir de la paroisse, raconte M. des Bastières, M. Montfort me mena avec lui voir le curé, pour lui dire adieu. Il lui parla avec tant de douceur et de charité que j'en fus charmé ; car il lui demanda mille pardons pour les prétendus sujets de chagrin qu'il lui avait pu causer. *Je vous assure, Monsieur*, lui dit-il en l'embrassant tendrement, *que je prierai, toute ma vie, le Seigneur pour vous ; je vous ai trop d'obli-*

gation pour jamais vous oublier; je m'estimerais trop heureux si je pouvais trouver quelque occasion de vous rendre service.

Autant la mission de la Chevrollière avait été traversée par les difficultés, les croix et les contradictions, autant celle de Vertou, que Montfort fut appelé à prêcher ensuite, lui apporta de douceurs, de joies et de consolations. Tout allait à souhait. C'en était au point que Montfort s'y trouvait mal à l'aise et paraissait triste. Comme M. des Bastières lui en témoignait son étonnement : *Mon cher ami*, répliqua-t-il, *c'est que nous sommes très mal ici; notre mission sera sans fruit, parce qu'elle n'est pas fondée ni appuyée sur la croix.* POINT DE CROIX, QUELLE CROIX!... *J'ai dessein de finir cette mission dès demain; que vous en semble? Ne serions-nous pas mieux dans une autre paroisse à porter la croix de Jésus-Christ, notre cher Maître?...*

Il acheva néanmoins les exercices, qui durèrent un mois, et furent féconds en grâces de repentir et de salut.

Un événement remarquable de cette mission fut la guérison subite du frère *Pierre*, récemment attaché au saint prêtre. Le pauvre frère se trouvait dans un état désespéré, tellement que M. des Bastières insistait pour qu'on lui donnât l'Extrême-Onction. « *Pierre, où est votre mal?* » lui dit Montfort. — Par tout le corps. — *Donnez-moi votre main.* — Je ne le puis. — *Tournez-vous de mon côté.* — Cela m'est impossible. — *Avez-vous de la foi?* — Hélas! mon cher père, je voudrais bien en avoir plus que je n'en ai. — *Voulez-vous m'obéir?* — De tout mon cœur. » Montfort lui mettant alors la main sur la tête ajouta : *Je vous commande de*

vous lever, dans une heure d'ici, et de venir nous servir à table.

Ceci se passait à dix heures et demie. A onze heures et demie, le frère *Pierre* était debout, prêt à servir à table les missionnaires; et à M. des Bastières, qui lui demandait comment il se portait, il répondait en riant que le Seigneur l'avait guéri.

N'est-ce pas là une vraie scène évangélique? et ne se croirait-on pas en face de Notre-Seigneur guérissant les malades, notamment la belle-mère de saint Pierre atteinte d'une grosse fièvre, et dont l'évangéliste saint Luc raconte que, *sur le commandement du Maître, elle se leva aussitôt et les servait à table*¹.

Vers le mois de décembre 1708, Montfort évangélisa la paroisse de Saint-Fiacre, à trois lieues de Nantes, et de là se rendit dans cette ville, où il passa plusieurs semaines, prêchant des retraites, se livrant à toutes sortes de bonnes œuvres. Une maison lui avait été donnée par une pieuse dame, pour lui et ses coadjuteurs. Il la nomma *la Providence*, et s'y fit une petite chapelle où il célébrait ordinairement la sainte Messe et faisait réciter le rosaire.

C'est là que le surprit le *grand hiver* de 1709.

Après une température relativement douce, cet hiver, l'un des plus rigoureux dont l'histoire ait gardé le souvenir, commença brusquement le 5 janvier. « Le froid, dit Saint-Simon, atteignit le degré où il descend à l'extrémité de la Suède. Toutes les rivières étaient prises, et les côtes mêmes de la mer bordées de glace². » Mais

¹ « Et continuo surgens, ministrabat illis. » (*Luc*, iv, 39.)

² *Mémoires.*

ce froid excessif ne put rien contre le zèle ardent de l'homme de Dieu.

Dès le 13 février, date du commencement du carême, cette année-là, il ouvrit une mission à Cambon, à deux lieues de Pontchâteau, mission où il répara, à la fois, et l'église matérielle et l'église spirituelle de la paroisse, toutes deux dans le plus triste état. C'est à cette occasion qu'il composa, croit-on, son cantique si connu :

Soupirons, gémissons, pleurons amèrement,

et ce cantique, au dire des historiens, ne serait pas autre chose qu'une page d'histoire vraie, se rapportant à ce qui se passait alors à Cambon, à Crossac et autres lieux.

Nous avons nommé Crossac : il y fit, en effet, la même chose qu'à Cambon. La paroisse était sans pasteur; par suite, le troupeau vivait dans le désordre; l'église était délabrée, malpropre et délaissée. Dans la mission qu'il y donna, les abus furent réprimés, l'église restaurée, ornée d'une manière décente, et le peuple en rapprit le chemin.

Par ces missions et d'autres encore, dont furent favorisées plusieurs paroisses des environs de Pontchâteau, le saint missionnaire semblait préluder au grand ouvrage qu'il devait entreprendre dans cette dernière paroisse; il préparait et sanctifiait ces populations qu'il allait bientôt appeler à son aide, pour la réalisation de ses gigantesques et magnifiques projets¹.

Vers la fin de juillet 1709, commença la mission de

¹ C'est dans cet intervalle qu'il prêcha aussi les missions de Besné, la Boissière du Doré, la Remaudière, Saint-Sauveur.

Pontchâteau, demeurée célèbre entre toutes par l'érection du calvaire monumental dont Montfort dota cette paroisse. L'histoire de ce calvaire est trop merveilleuse et trop intéressante pour n'être pas racontée avec quelques détails¹.

A une heure de marche environ de Pontchâteau, en suivant la route de Guérande, on arrive à une petite éminence occupant le point de jonction de *la lande et de la forêt de la Madeleine*. C'est là que Montfort résolut d'élever le grand calvaire qu'il avait antérieurement projeté pour son pays natal. Le site était admirablement choisi. Tout autour, pour emprunter le langage de Fénelon, se déroule un paysage admirable, qu'on dirait fait exprès pour le plaisir des yeux. Là-bas, en face, est Saint-Nazaire, et ce ruban argenté, c'est le fleuve de la Loire qui s'élargit et coule plus lent et plus majestueux, à mesure qu'il approche de son embouchure. A droite, au-dessus de ces marais inondés, Guérande, avec ses vieilles fortifications et sa belle église restaurée. Plus à droite encore, au-dessus de la forêt de la Madeleine et du domaine seigneurial de la Bretesche, les hanteurs rocailleuses de Saint-Gildas. Qu'il suffise d'ajouter que dans le périmètre de ce vaste horizon circulaire on découvre, du sommet du calvaire, jusqu'à trente-deux clochers de paroisses toutes cependant très étendues.

¹ Cette histoire a été délicatement et fidèlement écrite par le R. P. Grolleau, de la Compagnie de Marie, en résidence à Pontchâteau, et publiée en un petit fascicule de 93 pages, en 1891, chez Bourgeois, imprimeur à Nantes. Nous n'avons cru mieux faire que de résumer ici son travail et de nous approprier même, parfois, quelques-unes de ses expressions. — *Cet opuscule se vend au calvaire de Pontchâteau, au profit de l'œuvre du pèlerinage.*

Certes, c'était bien la place de la croix !

Pourtant Montfort ne fit pas le choix de cet emplacement sans quelque hésitation, et ce ne fut point sur la lande de la Madeleine qu'il réunit d'abord ses premiers travailleurs, mais près de Sainte-Reine. Un prodige, dont la tradition a conservé le souvenir, le décida enfin pour ce dernier endroit.

Les ouvriers qu'il avait mis en œuvre, dit cette tradition, remarquèrent deux blanches colombes qui, après avoir rempli leur bec de la terre qu'ils avaient remuée, s'envolaient à tire d'aile. Les deux oiseaux reparurent bientôt, becquetèrent de nouveau la terre, pour s'envoler encore dans la même direction. Et cela cinq fois, dix fois, quinze fois de suite. On les suivit jusque sur le point le plus élevé de la lande, sur la lisière du bois, où ils s'arrêtaient, et là, pour employer l'expression des pieux travailleurs, on trouva toute *une ruchée* de terre fraîchement déposée par eux sur la lande desséchée.

A la vue de ce prodige, Montfort n'hésita plus. Dès le jour même, on commença les travaux à l'endroit indiqué par le Ciel d'une manière si évidente. Quant aux deux colombes, elles avaient été comprises, et dès lors leur mission était remplie. Elles s'envolèrent pour ne plus reparaitre.

L'idée du saint missionnaire était de transporter, pour ainsi dire, en cet endroit le calvaire du Golgotha, que détenaient les mahométans, de rapprocher Jérusalem, d'avoir Jérusalem en France, afin que les peuples chrétiens y vinssent en toute liberté rendre leurs hommages et leurs adorations à la croix et au tombeau du Sauveur.

Dessein grandiose et bien digne de son auteur.

Il s'en explique, d'ailleurs, en termes exprès dans ce cantique qu'il faisait chanter à ses équipes d'ouvriers :

Hélas ! le Turc retient le saint Calvaire

Où Jésus-Christ est mort !

Il faut, chrétiens, chez nous-mêmes le faire ;

Faisons un calvaire ici,

Faisons un calvaire !

La lande de la Madeleine est faite en forme de dos de champignon, c'est-à-dire que le milieu est élevé et que, tout autour, le terrain va s'inclinant par une pente douce. Il s'agissait d'élever une colline artificielle sur ce mamelon naturel. Quand Montfort en eut tracé le plan circulaire, et eut donné le premier coup de bêche, il fut suivi par une foule de travailleurs qui se mirent à l'œuvre avec une ardeur incroyable.

On se racontait alors que trente-six ans auparavant, l'année même qui vit naître le grand missionnaire, plusieurs personnes avaient vu, dans ce même lieu, des croix lumineuses qui descendaient du ciel environnées d'étendards, qu'un bruit formidable s'était fait entendre dans l'air, au même moment, et que les troupeaux affolés de peur s'enfuyaient vers leurs étables ; puis qu'enfin des chants harmonieux avaient succédé au bruit terrifiant. Les témoins du prodige étaient là nombreux encore, et leur récit stimulait le zèle des ouvriers.

Il était facile à chacun d'en faire l'application à l'heure présente.

Ces croix lumineuses environnées d'étendards et descendant du ciel, c'était le triomphe de Jésus crucifié dans ces lieux bénis, annoncé et voulu par Dieu

lui-même. Les troupeaux s'enfuyant, au bruit terrible qui accompagnait l'apparition, ce sont les démons qui s'éloignent de l'enceinte où doit s'élever la sainte montagne, et où l'on n'entendra plus désormais que la douce mélodie de la prière et des chants pieux.

Et qu'on ne s'étonne pas de rencontrer le merveilleux dans l'histoire de ce calvaire. Il y est partout. Et la première, la plus grande des merveilles, n'est-ce pas l'entreprise elle-même et l'élan de ces foules qui, à la voix d'un seul homme, se succèdent continuellement dans ce désert, pendant les *quinze mois* que durèrent les travaux. Les travailleurs arrivent, tous les jours, par centaines. On a compté jusqu'à cent bœufs attelés en même temps sur la lande, pour trainer les plus lourds fardeaux. Hommes, femmes, enfants, prêtres, gentils-hommes, grandes dames, rivalisent de zèle et travaillent avec un entrain sans pareil. Tous les ouvriers apportent avec eux leur nourriture et leurs outils. Ils viennent, non seulement de dix, vingt lieues à la ronde, mais des provinces les plus éloignées, des Flandres et de l'Espagne¹. Dans ce vaste chantier, point de paroles inutiles; le silence n'est guère interrompu que par la récitation du rosaire et le chant des cantiques.

Cependant Montfort, l'âme de cette entreprise, ne peut être continuellement avec les travailleurs. Quand, en effet, la mission de Pontchâteau fut terminée, il ne voulut pas interrompre le cours de ses travaux apostoliques pour l'œuvre de son calvaire, si belle qu'elle fût. Missillac, Herbignac, Camoël, Assérac, Saint-Donatien

¹ « Je me suis laissé dire que *plus de vingt mille hommes* avaient travaillé à ce calvaire. » (*Récit de M. Blain.*)

de Nantes et Bouguenais, entendirent tour à tour sa parole évangélique. Seulement, toutes les fois qu'il le pouvait, il accourait visiter les travailleurs et s'unir à eux. Une seule de ses paroles d'encouragement était pour ces bonnes gens un précieux salaire. Ils s'estimaient aussi bien récompensés des fatigues de la journée, lorsque, le soir, à la lueur d'une lampe, il leur était donné de voir, dans une grotte pratiquée à cet effet, les différentes statues dont le calvaire devait être orné.

Enfin, au mois de septembre 1710, à force de temps, de bras et de courage, l'ouvrage fut à peu près achevé, autant que le désirait Montfort.

La sainte montagne, entourée de larges fossés, s'élevait à *vingt mètres* au-dessus du sol, et se terminait par une plate-forme, au centre de laquelle se dressaient trois croix : au milieu, celle de Notre-Seigneur, haute de cinquante pieds et peinte en *rouge*; à droite, celle du bon larron, de couleur *verte*, et à gauche, celle du mauvais larron, de couleur *noire*.

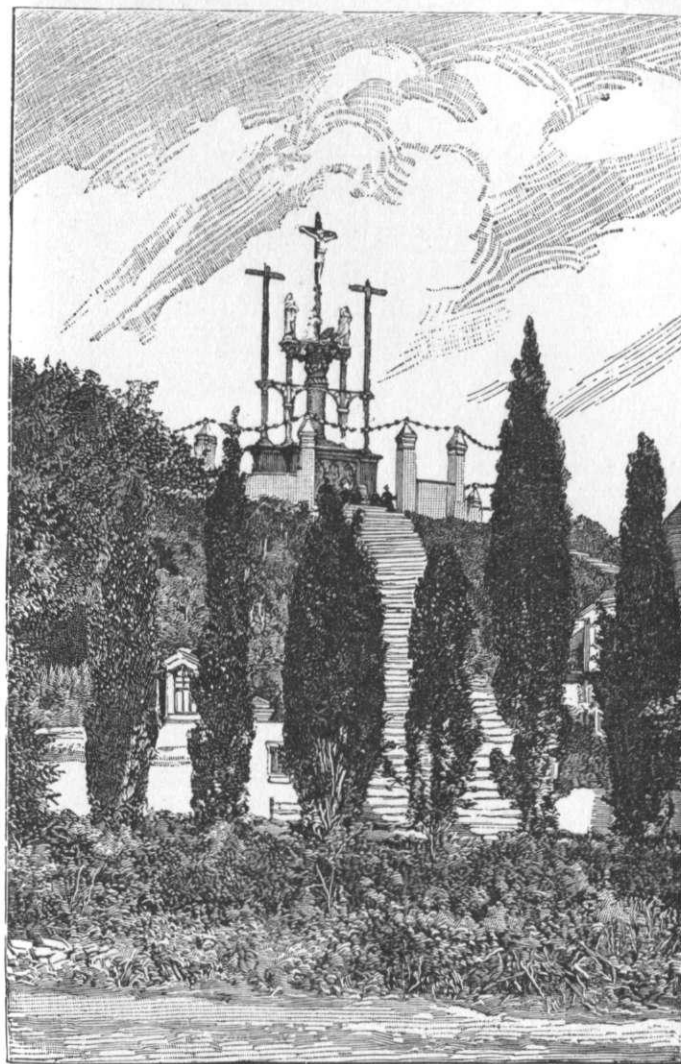
Sur la principale croix on voyait le beau christ que le saint missionnaire avait fait sculpter à Saint-Brieuc; au pied, les statues de Notre-Dame de Pitié, de saint Jean l'Évangéliste, et de sainte Madeleine. Les deux autres croix portaient aussi des représentations très expressives du bon et du mauvais larron. Au-dessous, était une petite chapelle figurant peut-être le tombeau du Christ, à laquelle quinze degrés de bois, par où l'on atteignait le pied de la croix, servaient de couverture.

Mais où Montfort avait surtout déployé les ressources de son génie à la fois pieux et savant, c'est dans l'ornementation du colossal piédestal, c'est-à-dire de la

montagne elle-même. Qu'on en juge plutôt par la rapide description qui suit :

D'un côté de l'entrée de la plate-forme dont nous avons parlé, il avait fait placer la figure symbolique du serpent d'airain dont la vue guérissait autrefois les Israélites de la morsure des serpents, et, de l'autre, un *ecce homo*. A droite et à gauche de la première entrée du calvaire, s'ouvraient deux petits jardins de quinze pieds carrés : l'un représentait le jardin de délices où le premier homme pécha ; l'autre, le jardin de l'agonie où le nouvel Adam expia le péché par des larmes de sang. Le grand prêcheur du rosaire ne pouvait oublier cette dévotion chère à son cœur en décorant son calvaire. Il n'en eut garde. Aux quinze piliers qui surmontaient le mur de clôture de la plate-forme supérieure était attaché un immense rosaire, aux grains énormes, dont chaque dizaine s'inclinait en festons gracieux, le tout formant couronne autour des trois croix. Puis, sur le bord du sentier qui conduit en spirales à la plate-forme, il avait ménagé la place de *quinze petites chapelles*, où devaient être représentés les mystères du rosaire, chacune d'elles accompagnée d'un petit parterre planté de rosiers de diverses couleurs. Trois de ces chapelles étaient déjà construites. Enfin, sur le bord de la terrasse inférieure, il fit planter *cent cinquante* sapins et, de distance en distance, *quinze* cyprès, qui marquaient les dizaines de ce rosaire verdoyant.

De toutes parts on accourait pour admirer cet ouvrage merveilleux, auquel les richesses d'un prince eussent à peine suffi, et que la piété seule avait entrepris et conduit au point où il était. De douze lieues aux alentours, on apercevait ce beau calvaire, et c'était



Calvaire de Pontchâteau.

pour tout le pays un juste sujet d'orgueil. Montfort en avait fixé la bénédiction solennelle au 14 septembre, fête de l'*Exaltation de la sainte Croix*. L'évêque de Nantes l'avait autorisé à la faire lui-même, et le saint missionnaire n'avait rien négligé pour donner à cette manifestation un éclat incomparable. Quatre prédicateurs, désignés d'avance, devaient se faire entendre des quatre côtés de la montagne. Son amour pour Jésus crucifié lui avait inspiré pour la circonstance l'un des plus beaux cantiques que nous devons à sa muse si pieuse et si féconde :

Chers amis, tressaillons d'allégresse,
Nous avons le calvaire chez nous :
Courons-y, la charité nous presse ;
Allons voir Jésus-Christ mort pour tous !

Déjà l'annonce de la fête a causé un ébranlement prodigieux. Ce n'est pas seulement des extrémités du diocèse de Nantes, mais des diocèses de Vannes, de Rennes, de Saint-Brieuc, où Montfort a passé, qu'on se met en marche pour y assister. Détail touchant : le vieux père du saint missionnaire, émerveillé de tout ce qu'il entend dire, est accouru lui-même de Rennes avec toute sa famille ; il veut être à cette fête, qu'il regarde comme un triomphe pour son fils.

On était à la veille de la bénédiction solennelle, et, au milieu d'une foule toujours grandissante, Montfort donnait ses dernières instructions à ses aides pour que tout se passât dans un ordre parfait, le lendemain, quand, sur les quatre heures du soir, un messenger de l'évêché de Nantes lui apporte la défense de procéder à la bénédiction du calvaire.

Grande est l'émotion de la foule à cette nouvelle. Montfort seul paraît calme, et, sans plus tarder, se met en route pour Nantes, dans l'espoir de faire lever la défense. Vaine démarche, inutiles instances. L'évêque, comme à regret, demeure inflexible. Évidemment la défense venait de plus haut. Les jansénistes, ses ennemis, rendus de plus en plus furieux par ses succès étonnants, avaient intrigué contre lui auprès de la cour; leur rapport avait transformé son calvaire en citadelle, avec douves et pont-levis, devant servir de repaire aux brigands. Et, sur ce rapport, la destruction du monument avait été décidée en conseil royal. L'évêque de Nantes envoya bien des observations pour éclairer le conseil et le faire changer d'avis; mais il fallait bien attendre la réponse.

Malgré toute sa diligence, Montfort ne reparut au calvaire que le 15, au matin. La foule y était encore nombreuse; on lui apprit que, la veille, tout s'était passé comme il l'avait réglé, moins la bénédiction. Il ranime alors les courages abattus, et fait promettre à ses travailleurs de ne pas abandonner l'ouvrage commencé. Pour lui, il va, en attendant, donner la mission à Saint-Molf, à quelques lieues seulement du calvaire.

Mais il n'avait pas compté avec la haine toujours grandissante des jansénistes nantais que ce premier succès avait enhardis. A force de déclamations calomnieuses, ils ont bientôt fait de le perdre dans l'esprit de l'évêque, auquel ils arrachent même une sentence d'interdit contre lui.

Obligé par ce coup inattendu de suspendre les exercices de la mission de Saint-Molf, Montfort revint à Nantes, et alla faire une retraite de quinze jours chez

les Pères Jésuites, ses amis de tous les temps, mais principalement des temps de tribulations. Il y savoura les douceurs de la croix, et c'est au sortir de cette retraite, qu'il forma, sous le nom d'*Amis de la croix*, une pieuse association à laquelle il adressa plus tard une *lettre* magnifique, authentique témoignage des sentiments dont son intérieur était rempli.

Pendant ce temps, on procédait à la destruction de son calvaire. En l'apprenant, il ne proféra aucune plainte; son seul mot fut : *Dieu soit béni !* Puis il annonça que son calvaire serait détruit et relevé jusqu'à deux fois encore. Ce n'est que par force et par menace qu'on pouvait amener les paysans des environs à prêter la main à cette œuvre néfaste. Au bout de trois mois, il n'y avait presque rien de fait. Ces hommes, aux bras de fer pour construire le calvaire, n'avaient, dit une relation, que *des bras de laine* pour le détruire. Le christ et les autres statues, descendus avec précaution au milieu des larmes et des sanglots de l'assistance, furent portés d'abord à Pontchâteau, puis, plus tard, à Nantes.

Montfort passa encore trois mois dans la ville de Nantes, d'où il lui était défendu momentanément de sortir. Toutefois on ne lui avait pas interdit les œuvres de charité à l'intérieur. Il en profita largement pour se dévouer au soulagement de toutes les infortunes, en dotant la ville d'un nouvel hôpital, connu sous le nom de *Maison des Incurables*, et en volant intrépidement au secours des malheureux dont une inondation subite de la Loire vint mettre la vie en danger. A l'exemple de son divin Maître, il était toujours prêt à sacrifier sa vie pour sauver celle de ses frères.

Quelque temps après, en mars 1741, il quittait le diocèse de Nantes pour n'y plus revenir¹.

¹ Nous résumons ici brièvement, pour la satisfaction du lecteur, la suite de l'histoire du calvaire de Pontchâteau jusqu'à nos jours.

A l'occasion de deux missions prêchées à Pontchâteau en 1747 et en 1784, l'œuvre du Bienheureux fut reprise sans pouvoir jamais être terminée complètement. Après la première restauration, les jansénistes, poursuivant Montfort dans ses enfants, empêchèrent encore qu'elle ne reçût une bénédiction solennelle; dix ans à peine après la seconde restauration, vinrent les révolutionnaires, qui abattirent les croix, pillèrent et incendièrent la chapelle, ainsi que les croix et les statues primitives que l'on y conservait. Seul le Christ emporté par les Pères en 1748, comme une précieuse relique, subsiste encore et se voit dans la chapelle du pèlerinage.

Dès 1803, la tempête révolutionnaire étant apaisée, des mains pieuses dressèrent sur les ruines trois modestes croix, et cet état de choses dura jusqu'en 1821. A cette époque, M. Gouray, curé de Pontchâteau, y fit, en peu de temps, d'immenses travaux de restauration. Le 23 septembre de la même année, l'évêque de Nantes en fit la bénédiction solennelle, en présence de plus de dix mille personnes. Depuis lors, les croix seules ont été remplacées; le monument est resté le même. Il y a aujourd'hui, en face de l'unique entrée du calvaire, une petite chapelle surmontée d'un clocher. Près de la porte d'entrée, on voit une grande statue du saint missionnaire. Deux escaliers de *soixante-trois* marches, qui partent de chaque côté, conduisent jusqu'au sommet du monticule; des stations du chemin de la croix ont été élevées, en forme d'arceaux, tout autour de l'enceinte inférieure. Enfin, en 1854, les croix de bois furent remplacées par les croix de fonte qui existent encore.

Tel qu'il est, le calvaire de Pontchâteau est donc loin de réaliser l'idée grandiose que le B. Montfort s'en était faite jadis. Cependant les fils du grand missionnaire, qui sont les heureux gardiens du monument, depuis 1865, ne désespèrent pas d'y arriver un jour. Et les imposantes manifestations du 15 septembre 1873 et du 8 septembre 1888, ainsi que les faits miraculeux qui se sont passés à l'ombre bienfaisante de leur calvaire ne sont pas pour les dissuader de tenter l'entreprise. Au surplus, l'entreprise n'est plus aujourd'hui à l'état de projet; hâtons-nous de dire qu'elle est en bonne voie d'exécution. Comme autrefois, les habitants de la contrée accourent pleins de bonne volonté, d'élan et de zèle, quand on les invite à venir travailler au calvaire.

« Dernièrement encore, pour les préparatifs de la grande fête du 24 juin 1891, écrit le R. P. Grolleau, il suffit d'un appel, d'un mot, et l'on voit arriver sur la lande, en chantant des cantiques, *trois cents hommes* de la même paroisse; quelques jours après, *cent cinquante* autres d'une paroisse plus éloignée. Tous sont armés de pioches et de pelles. Après une courte prière, à la chapelle du pèlerinage, les travaux commencent.

« Ils sont interrompus de temps en temps par la récitation d'une dizaine de chapelet ou le chant d'un cantique dont tous répètent le refrain avec enthousiasme. Le soir venu, pour tout salaire, la bénédiction du très saint

Sacrement et la vénération de la relique du Bienheureux. Et tous, joyeux, regagnent leur demeure en chantant de pieux refrains.

« En vérité, témoin de ce spectacle, on croirait revivre au temps de Montfort. »

Déjà l'enceinte de la nouvelle Jérusalem rêvée par le saint missionnaire est tracée sur la vaste lande de la Madeleine et, au bas, le *prétoire de Pilate* ou la *Scala sancta*, bâti récemment, est d'un effet vraiment grandiose avec sa balustrade et ses six anges portant les attributs de la Passion.

Une lettre récente de l'un des entrepreneurs de cette belle œuvre nous apprend qu'on a déjà figuré le *torrent de Cédron* et reproduit le *Jardin de Gethsemani*.

Si, comme il faut l'espérer, le Bienheureux veut bien encore du haut du ciel mettre la main à cette œuvre dont il a jeté les fondements jadis, nous verrons bientôt, à Pontchâteau, une merveille unique en son genre qui attirera, de tout l'ouest, de pieuses et pacifiques croisades de pèlerins. Une *Jérusalem nouvelle* leur apparaîtra, s'élevant du milieu des landes de la Bretagne, toute brillante de clartés.